

Laval théologique et philosophique



LÉGARÉ, Clément, dir., *De Jésus et des femmes. Lectures sémiotiques*

Guy Bouchard

Volume 45, Number 2, juin 1989

Statut et droits du foetus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400463ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400463ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, G. (1989). Review of [LÉGARÉ, Clément, dir., *De Jésus et des femmes. Lectures sémiotiques*]. *Laval théologique et philosophique*, 45(2), 319–320.
<https://doi.org/10.7202/400463ar>

□ comptes rendus

Groupe ASTER (sous la direction de Clément Légaré), **De Jésus et des femmes. Lectures sémiotiques**, Montréal-Paris : Bellarmin-Cerf, 1987, 217 pages (24 × 16 cm).

L'Atelier de sémiotique du texte religieux (ASTER) a été fondé en 1982. Le présent volume regroupe des études issues de ce groupe, toutes appliquant une même méthodologie sémiotique à des « *textes évangéliques* mettant en scène des *acteurs féminins* dans un rapport avec Jésus » (p. 10). Marcel Dumais décrit en ces termes cette communauté méthodologique inspirée par l'école greimassienne :

Recherche des composantes narratives et discursives du passage biblique soumis à l'analyse (structures de surface) ; quête du niveau plus profond de l'organisation sémiotique du texte. Le trajet de l'analyse narrative est marqué par les quatre étapes de la manipulation, de la compétence, de la performance et de la sanction. La disposition des figures du parcours discursif est faite suivant les trois axes de l'actorialisation (acteurs), de la temporalisation (temps) et de la spatialisation (espace). Un essai de carré sémiotique illustre l'effort d'homologuer les parcours narratifs et figuratifs et de saisir le fonctionnement profond du passage analysé. (p. 10)

« Le maître maîtrisé », de Jean-Yves Thériault, analyse le passage où une Cananéenne demande à Jésus de guérir sa fille tourmentée par un démon (Mathieu 15, 21-28) : cette requête serait l'occasion d'une extension de la mission christique, d'abord réservée aux enfants d'Israël et maintenant accessible, grâce à l'intervention de cette femme, aux païens qui ont la foi. Jean-Claude Michaud et Pierrette T. Daviau étudient ensuite un récit quasi identique (Marc 7, 24-31) de démon chassé, mais en mettant l'accent sur la conséquence de l'intervention de la femme étrangère : elle incite Jésus à concevoir autrement sa mission, à laisser les « petits chiens » consommer les « miettes » des « enfants » sous la table, c'est-à-dire à dispenser son enseignement non seulement aux Juifs, mais aussi aux païens. Dans l'analyse suivante, la plus longue du

recueil, Clément Légaré propose une interprétation inverse du rôle de la pécheresse repentie (Luc 7, 36-50) : ce n'est pas, contrairement à la lecture habituelle, l'amour de la femme qui serait l'instigateur du pardon divin, mais plutôt le pardon divin qui suscite l'amour de la femme. Au chapitre suivant, Olivette Genest montre que le récit de la femme hémorragique, enchâssé dans celui de la fille de Jaïros (Luc 8, 40-56), ne relève pas, même s'il peut se lire de façon autonome, du simple procédé stylistique, parce qu'il permet l'évaluation du récit enchâssant en précisant sa portée. « La guérison d'une femme infirme » (Luc 13, 10-17) fournit ensuite à Louise Milot l'occasion non seulement de pointer le rôle narratif de ce qui pourrait être considéré comme une simple comparaison, mais surtout d'observer « que le trajet d'un texte ne va pas uniquement d'un pôle à son contraire (*disjonction* → *conjonction*), mais d'un pôle à sa propre redéfinition par le biais de son contraire (*disjonction* → *conjonction* → *disjonction*) » (p. 131). Richard Rivard analyse ensuite l'épisode de la femme adultère (Jean 7, 53 — 8, 11), où la déconfiture des scribes et des Pharisiens ponctue le passage de la loi de Moïse (condamnation et châtement) à la loi de Jésus (le pardon). Le texte suivant, de Walter Vogels, voit dans « L'onction de Béthanie » (Jean 12, 1-12), où Judas reproche à Marie de répandre du parfum sur les pieds de Jésus plutôt que d'en tirer de l'argent pour les pauvres, un passage de la Mort à la Vie vers la Mort. La dernière analyse, d'Adèle Chené, étudie la visite de Marie de Magdala au tombeau (Jean 20, 1-18) : « le récit transforme le non-savoir de Marie sur le corps de Jésus en un savoir et un dire (faire-savoir) sur Jésus vivant » (p. 178), mais de telle façon que Marie supplante les disciples en introduisant « l'intimité relationnelle » et « l'immédiateté de présence qui donne accès à l'être » (p. 187).

Dans le dernier texte, qui est cependant suivi d'un entretien dans lequel A.J. Greimas répond à quelques questions portant sur certaines de ses notions de sémiotique discursive, Olivette Genest s'interroge sur les rapports entre « la sémiotique et les femmes du Nouveau Testament ». C'est en

quelque sorte par hasard que le groupe ASTER s'est intéressé aux personnages féminins, et d'une manière subordonnée, l'objectif étant « la découverte et la description du texte, et par là la maîtrise progressive de la méthode greimassienne » (p. 189). Mais qu'est-ce que la sémiotique apporte à l'étude des femmes de la Bible ? Non seulement elle les fait voir, ce en quoi elle n'a pas le monopole, mais surtout elle permet de considérer leur rôle réel et de constater que certaines exercent même une influence sur la carrière de Jésus. Olivette Genest prétend même que les récits analysés sont « tout en faveur des femmes » (p. 203), lesquelles « ont nettement le beau rôle » (p. 207), et elle souhaite que ce type de recherches puisse « s'épanouir en une pratique féministe rigoureuse de la sémiotique en une région biblique qui garde encore par certains côtés la fraîcheur d'une *terra incognita* » (p. 207).

Ce dernier texte est particulièrement intéressant en ce que son statut épistémologique diffère de celui des textes précédents. Si ceux-ci s'inscrivaient tous dans la pratique de la méthodologie greimassienne, il n'en va pas de même de cet article, ce qui permet de poser de façon exemplaire la question de la réception d'un livre comme *De Jésus et des femmes*. Si l'on excepte le cas du simple profane curieux, trois points de vue principaux peuvent contrôler la réception : celui des études bibliques, celui de la sémiotique (greimassienne ou non) et celui du féminisme. Ces points de vue peuvent se combiner entre eux. Les analyses particulières relèvent tellement de la perspective sémiologique qu'une seule d'entre elles, celle d'Adèle Chené, thématise expressément le rôle de l'acteur féminin en tant que tel. Le texte d'Olivette Genest, par contre, s'inscrit davantage dans la perspective féministe, mais reste néanmoins tributaire de la perspective sémiotique dans la mesure où il en pratique l'apologie. Cela signifie, entre autres, que les lectrices et lecteurs adeptes de la sémiotique greimassienne, soit pour elle-même, soit en conjonction avec les études bibliques et/ou le féminisme, apprécieront grandement cet ouvrage, qui se caractérise par son sérieux, sa compétence et sa clarté. Au lecteur profane mais cultivé, le vocabulaire sémiotique greimassien ne posera un problème que provisoire, car les mêmes termes reviennent d'une analyse à l'autre et finissent ainsi par s'éclaircir. Une seule exception : le recours non explicite, dans un texte, à la terminologie de la sémantique structurale (sémème, sème, sème aspectuel, sème nucléaire, classème, etc.). Dans le cas, par contre, des spécialistes des études bibliques traditionnelles, ou du féminisme, certains problèmes

pourraient se poser. Dans une perspective féministe, par exemple, on pourrait se demander pourquoi toutes les analyses, sauf une, restent inconscientes de la spécificité de l'acteur féminin. Cela est-il dû au point de vue sémiotique en tant que tel ? La sémiotique, selon Olivette Genest, fait voir les femmes et permet de ne pas les éviter : cependant, à propos de la Syrophénicienne, elle ignore si le « sème aspectuel féminin » (p. 193) a sa raison d'être dans le récit, et la même question se pose à propos de chacun des acteurs féminins, de sorte que, renvoyé à des études ultérieures de la « population actorielle des évangiles » (p. 193), on reste dans l'incertitude à propos de la pertinence féministe de la sémiotique. Une incertitude qui se matine de quelque inquiétude lorsqu'on constate que personne n'interroge la position inférieure, ancillaire ou dépendante de tous les personnages féminins par rapport à Jésus ; non plus que la connotation de métaphores comme celle des « petits chiens » qui se glissent sous la « table de famille » pour se nourrir de « miettes » ; non plus que le caractère problématique d'une révélation qui aurait d'abord été conçue à l'usage d'un seul peuple ; non plus que le caractère d'objectivité imputé à la sémiotique d'inspiration greimassienne. Mais c'est précisément parce qu'il suscite de telles questions que ce livre déborde le cadre limité de l'application d'une méthodologie et ouvre la voie à une investigation plus poussée non seulement du rôle des figures féminines dans le Nouveau Testament et des apports de la sémiotique à l'étude des textes bibliques, mais aussi à une réflexion fondamentale sur les liens entre études bibliques et sémiotiques d'une part, et perspective féministe d'autre part.

Guy BOUCHARD
Université Laval

Essays in Phenomenological Theology. Édité par Steven W. Laycock et James G. Hart. Albany, State University of New York Press, 1986, 220 pages (23.5 × 15.5 cm).

Cet ouvrage rassemble quelques études utilisant l'approche phénoménologique en « théologie philosophique ». Il est largement issu d'une première *Conference on Phenomenological Philosophical Theology* tenue à l'Université d'Indiana en 1982. L'ensemble est introduit par un remarquable essai de S.W. Laycock sur la spécificité de l'approche phénoménologique en théologie. Il rappelle d'abord que la phénoménologie s'intéresse aux phénomènes